

Commentaires de lecture

Fiction

Gérald Alexis, Gérald Baril, Jean-Paul Beaumier, Gaétan Bélanger, Patrick Bergeron, Michèle Bernard, Pierrette Boivin, Yvan Cliche, Thérèse Lamartine, Laurent Laplante, David Laporte, François Ouellet, Julie Pelletier, Michel Peterson, Marie-Ève Pilote, Judy Quinn, Mathieu Simoneau, Jean-Pierre Tusseau et Catherine Voyer-Léger

Numéro 142, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81358ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Alexis, G., Baril, G., Beaumier, J.-P., Bélanger, G., Bergeron, P., Bernard, M., Boivin, P., Cliche, Y., Lamartine, T., Laplante, L., Laporte, D., Ouellet, F., Pelletier, J., Peterson, M., Pilote, M.-È., Quinn, J., Simoneau, M., Tusseau, J.-P. & Voyer-Léger, C. (2016). Compte rendu de [Commentaires de lecture : fiction]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (142), 24–32.

Diane-Ischa Ross
LES JOURS TIGRÉS

Triptyque, Montréal, 2015, 102 p. ; 17 \$



Selon le vieil adage, les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Pourtant, le titre du dernier recueil de Diane-Ischa Ross, *Les jours tigrés*, nous amène à croire le contraire. Les jours y passent comme des chats de ruelles, tous semblables les uns aux autres, certes, mais nous réservent quand même de nombreuses surprises.

C'est en effet l'impression que peut donner la forme du recueil : les poèmes s'enchaînent, assez uniformément tant dans la forme que dans le ton. Mais ce n'est qu'un leurre, car on entre dans un univers où nous attendent, tapies dans l'ombre, des images d'une grande puissance qui surprennent à plusieurs détours. On est en plein surréalisme, mais celui-ci n'a rien de gratuit. Les images, plutôt éclatées, vont peut-être dans tous les sens, mais l'impression qu'elles nous laissent, elle, demeure cohérente du début à la fin.

Dès la première partie du recueil, « Les espérances », on retrouve l'enfant qui aspire à une vie meilleure, comme « ceux-là qui [...] devinent et rêvent le signal jaune mais ». Cet enfant ne sait plus où mettre ses morts et il s'explique leur disparition à sa manière : « Peut-être il s'évade vers les petites choses noires / façon oiseau », « Il s'est changé en prunier sauvage », « Protégés par l'ombre portée des choses / ils pollinisent ». La deuxième partie, « La langue labourée d'orties », s'ouvre sur les tabous de la mère et sur « les arbres de honte / [qui] reculent la joie jusqu'aux os ». Mémoire et nostalgie s'y côtoient, avant de se fondre dans « de grands draps noirs / [secoués] dans le soleil froid ». Dès le début de la troisième partie, « Ce qui s'arrache muet », une certaine violence s'impose : « Les mots écrits avec des clous [...] soulagent ouvrent un chenal ». Malgré la difficulté d'« écrire sur tout ce qui refuse », la parole finit par offrir une certaine libération à celle qui a fait « tout ça pour sortir neuve comme / un animal à la fin des neiges ».

En somme, malgré un foisonnement de métaphores pas toujours des plus faciles à suivre et des pronoms aux référents souvent énigmatiques, ce recueil demeure très riche sur le plan des images. Il suffit de se laisser porter d'un poème à l'autre et de cueillir ce qui, en se révélant dans toute sa force, éclipe le superflu.

Mathieu Simoneau

Julien Suaudeau
LE FRANÇAIS

Robert Laffont, Paris, 2015, 210 p. ; 29,95 \$

C'est un roman puissant, en circuit fermé, sombre mais touchant, que nous offre Julien Suaudeau. L'auteur, qui en est à son deuxième ouvrage, s'intéresse ici à la détresse de jeunes vivant de petits boulots dans une France froide et ténébreuse.

L'histoire débute à Évreux, dans une Normandie où le soleil trouve rarement refuge. Et elle finit en Syrie, dans le chaos infernal des combats djihadistes, où le nihilisme le dispute à la déraison.

Le narrateur et protagoniste du roman se laisse glisser dans une fluidité de plus en plus morbide d'événements qui semblent échapper à sa volonté. À Évreux, il est un petit salarié sans perspectives, lié à des camarades fils d'immigrants, et subit la violence de son beau-père : un déchaînement d'énergie qui tranche singulièrement avec son apparente passivité, qui est aussi un trait de sa mère, à laquelle il est grandement attaché malgré tout.

Son seul rayon de bonheur est la présence furtive de Stéphanie, une fille de son bled qui semble s'intéresser à lui, même si on comprend que le sentiment du narrateur est plus une île fantasmée qu'une idylle partagée.

À la faveur de petites magouilles visant à amasser rapidement de l'argent, on lui offre d'aller au Mali, à Bamako, pour faire l'entretien informatique d'un petit commerce qui s'avère un paravent à de louches manœuvres.



Instrumentalisé par les services secrets français, il part en Syrie et trouve une raison de vivre à tenir compagnie à une jeune femme toute voilée, emprisonnée et condamnée par les djihadistes locaux. Ces derniers le forcent ni plus ni moins à jouer un rôle d'exécuteur d'otages, ce qu'il fait à visage découvert, et ses funestes actions se retrouvent partagées sur Internet. On le surnommait Le Français, et il sera dorénavant connu de la

planète entière comme un assassin sadique.

Comment ce jeune homme, apparemment si doux et réservé, en est-il arrivé là ? Dans une lettre touchante adressée au père qu'il ne voit plus pourtant depuis des années, à la toute fin de son parcours trouble, il apporte une piste d'explication, en lançant ce bouleversant cri du cœur : « [...] vous

m'avez tout pris: l'amour, la beauté des lendemains, vous avez tout fracassé [...] je suis là, je suis là, je suis là. Est-ce que tu m'entends, papa? Je ne suis pas une petite chose».

Yvan Cléche

Patrice Desbiens

VALLÉE DES CICATRICES

L'Oie de Cravan, Montréal, 2015, 57 p.; 16 \$

Un nouveau recueil de Patrice Desbiens, c'est toujours une sorte d'événement. On ne se lasse pas de cette curieuse poésie très prosaïque, où le poète circule comme en marge des choses, dans un univers où la plus grande épreuve reste

celle du réel. Sans doute Dieu est-il ici «un tueur en série» et le cellulaire s'ouvre-t-il avec «un dé clic de canif», mais rien n'est véritablement menaçant, car le poète a vite fait de désamorcer ces images par la banalité métaphorique des situations. Comme si on s'absentait du monde, à la manière du poète qui «ferme chaque œil comme / un petit cercueil» et fait semblant de dormir «quelque part dans / la vie après la mort». Le réel est au mieux un décor occupé

par les itinérants, au pire un monde qui s'amuse sans nous, comme les acteurs sur une scène de théâtre: «[C]ouché sur le dos / comme une tortue / je regarde les étoiles / qui s'excitent». Et ce qui inspire l'horreur, ce n'est que Stephen Harper jouant du piano: «[O]n le voit qui joue / dans la grande fenêtre / du p'tit bar et / c'est plus épeurant / qu'un film de / stephen king ». Heureusement, il est tenu à distance.

Ce qui finalement est bien réel, et dominant, c'est l'émotion, la fragilité, la dérision, la détresse habituelles de Desbiens, tout ce qui a fait sa marque et qu'on retrouve au petit bonheur des images et des jeux de mots. On reconnaît sa signature entre mille, on retrouve des tics ou des manières d'œuvres antérieures, depuis le poète qui danse avec son ombre jusqu'à cette remarquable économie amoureuse qui caractérisait tout un recueil comme *Grosse guitare rouge*: «[Q]uelque chose me / glisse de l'esprit / tout // le long de / la jambe / et // le long / des rues / jusqu'à // toi». On y retrouve aussi certaines facilités un peu déroutantes, comme il y en a parfois chez Desbiens. Mais des poèmes comme «Le vent dans le dos», «Petite rose des banlieues» ou «Elle et sa

sorte» sont de très belles pièces dont le rythme et les images rappellent les grandes années sudburoises.

François Ouellet

Julie Bouchard

NUAGEUX DANS L'ENSEMBLE

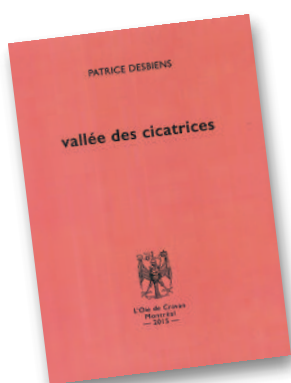
Pleine lune, Lachine, 2015, 146 p.; 20,95 \$

Le premier livre de Julie Bouchard porte un magnifique titre: *Nuageux dans l'ensemble*. Il est vrai que les neuf courts textes qui composent ce recueil de nouvelles présentent des portraits d'hommes et de femmes, souvent de couples, qui ne se portent pas très bien. Le sujet n'est pas neuf, mais la nouvelliste remporte souvent son pari: créer des atmosphères uniques qui nous entraînent de la familiarité à l'angoisse, quand ce n'est directement vers l'horreur.

Si certains archétypes de drames familiaux font leur chemin dans le recueil, c'est cependant quand elle maintient ses récits dans les demi-teintes que Julie Bouchard frappe le plus juste. La rencontre manquée dans «Nous n'aurons pas besoin d'aide» devient prétexte à des portraits ciselés de trois protagonistes de grand âge. Le détachement de Sylvia dans le premier texte du recueil frappe aussi le lecteur, le laissant sur un sentiment d'inachevé qui n'a rien de regrettable. Très souvent, comme dans la nouvelle «Ma sombre robe de mariée», les images font mouche: «Derrière moi, quatre bouquetières tenaient ma traîne, soulevaient mon voile, m'aidaient à me déplacer dans cette robe imposante comme un surplus de joie».

Le texte conclusif, «(Ne plus) pleurer pour les garçons», insiste peut-être trop sur l'évidente cohérence du recueil en s'appuyant sur les protagonistes des histoires précédentes: «Je porte maintenant le nom de toutes celles qui ont souffert avant moi, je suis Sylvia, je suis Joyce, je suis Patti, je suis Liliane, je suis Julia». Ce récit à la deuxième personne, lettre désespérée à celui qui nous abandonne, n'a pas la force d'évocation des huit histoires précédentes malgré sa tentative de réunir des destins de femmes trompées, oubliées ou déçues. La coda convoque un certain lyrisme plus conventionnel qui est habilement évité ailleurs. Mais la force des portraits dressés dans le reste de l'ouvrage nous accompagne plus longtemps que cette déception.

Catherine Voyer-Léger



Fanny Britt

LES MAISONS

Le Cheval d'août, Montréal, 2015, 221 p. ; 24,95 \$

Fanny Britt s'est d'abord fait connaître dans le milieu du théâtre, comme traductrice et auteure (entre autres avec *Bienveillance*, Prix du Gouverneur général 2013). On lui doit aussi le fameux album jeunesse *Jane, le renard et moi*, qui lui a valu de nombreux prix et nominations, en plus d'être traduit en plusieurs langues. *Les tranchées*, paru en 2014 chez



Atelier 10, nous la révélait comme essayiste, avec une écriture piquante, pleine d'autodérision. Dans cet essai écrit sur le vif, elle revendiquait une maternité à l'image des femmes d'aujourd'hui, c'est-à-dire imparfaite, instinctive, tendre, coupable mais en même temps décomplexée. En somme, une maternité toute en contradictions.

Son premier roman, *Les maisons*, poursuit la réflexion sur la féminité entamée dans

son essai. On y retrouve d'ailleurs, pour ceux qui ont lu *Les tranchées*, certaines idées qui n'avaient pas été complètement exploitées, vu la brièveté du livre et le peu de temps, semblait-il, qui fut consacré à son écriture (par exemple, une autre scène de costume de bain, succulente d'humour caustique). Tout en s'interrogeant sur le rôle de mère, Fanny Britt s'intéresse cette fois au désir d'une femme. Cette femme, sorte d'alter ego de l'auteure, se dit-on, tant la voix sonne vrai, a tout pour être heureuse: un conjoint attentif, trois beaux enfants, de l'amour, et quoi encore. Mais comme tant d'autres de ses semblables, elle a l'impression d'être passée à côté de quelque chose d'important, et se prend à rêver. Jusqu'au jour où réapparaît, dans sa réalité d'agente d'immeubles, un amant de jeunesse... Les questions, laissées en dormance depuis trop longtemps, resurgissent: où se trouve le bonheur? Peut-on se dire épanoui tout en reproduisant des modèles usés? Une mère a-t-elle le droit d'être une femme?

On redécouvre avec plaisir l'écriture vive de Fanny Britt. C'est ce qui donne sa couleur au livre, qui autrement aurait été bien banal. D'ailleurs, on s'en ennuie un peu quand cette voix s'absente pour laisser place au sérieux ou à la rêverie. Qu'est-ce que cette histoire de nostalgie de la jeunesse et du désir? se demande-t-on alors. Pourquoi tant d'insatisfaction?

Voilà sans doute un portrait vraisemblable du couple moderne, de la femme surtout. La popularité qu'a gagnée ce roman nous en dit beaucoup sur sa force cathartique. Pour ma part, je n'y ai pas trouvé mon compte, lui préférant le propos des *Tranchées*.

Judy Quinn

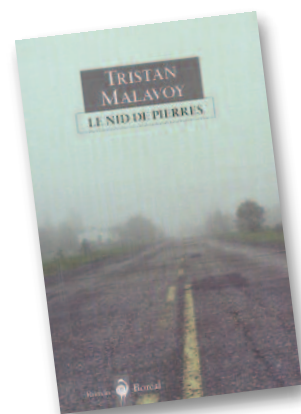
Tristan Malavoy

LE NID DE PIERRES

Boréal, Montréal, 2015, 253 p. ; 22,95 \$

Le nid de pierres. Le titre, dont la signification ne nous sera révélée que vers la fin, aiguise aussitôt notre curiosité. Il évoque à la fois l'endroit où la vie éclot et le désir de communiquer avec des êtres chers disparus. Un lieu à la fois douillet et rude, l'auteur aimant jouer avec les contrastes. Vie et mort sont ici réunies, indissociables, comme le passé et le présent qui tissent la trame du destin de chacun des personnages de ce roman aux couleurs tantôt réalistes, tantôt magiques avec l'insertion de fragments de légendes abénaquises. La mémoire, autant individuelle que collective, s'avère le socle du récit qui nous est livré par bribes: «La mémoire. On a l'impression que le passé se recouvre peu à peu d'une poussière qui en efface les contours, on est continuellement déçu d'elle, la mémoire, parce qu'elle ne redit que par bribes les événements d'il y a quelques années, comme un corps de métal immergé, rongé par la rouille et qui, une fois sorti des eaux, raconte à grand-peine une histoire trouée».

Cette histoire trouée relate les retrouvailles de Thomas et de Laure qui, après s'être perdus de vue au début de l'âge adulte, se redécouvrent et décident de retourner vivre sur les lieux de leur enfance à Saint-Denis-de-Brompton, l'endroit idéal pour, à leur tour, donner naissance à un enfant et s'inscrire dans le cycle de la vie. Scénariste, Thomas peut travailler de chez lui n'importe où; Laure, pour sa part, se trouve un emploi dans une bibliothèque à Sherbrooke. On baigne ici dans les livres: ceux qui se trouvent dans les cartons du jeune couple, celui que tente d'écrire Thomas, ceux que catalogue Laure, sans compter la bibliothèque de l'ancien curé qui regorge de trésors oubliés comme ces légendes abénaquises qui ponctuent le récit et le



hissent par moments à un niveau métaphysique. Là réside la force du roman, dans cet équilibre entre la recherche légitime du jeune couple de faire son nid quelque part et le passé qui sourd des souvenirs rattachés au lieu de l'enfance. Ce retour leur réserve toutefois maintes surprises. Thomas voit peu à peu son passé le rattraper et ne sait comment y faire face. Ce qu'il avait cru avoir réussi à fuir (souvenirs de famille douloureux, disparition inexplicable d'un camarade de classe) revient le hanter. Et, cette fois, aucune esquivance ne lui sera permise.

Voilà le cadre mis en place par Tristan Malavoy dans ce premier roman à partir duquel il fait évoluer ses personnages selon une trame découpée comme un scénario de film ou de série télévisée, ce à quoi s'efforce de travailler Thomas dans le roman. Une autre opposition prend ici forme, réalité et fiction, et teintera le rythme et le déroulement du récit qui se développe sur une vingtaine d'années. Fort réussi dans son ensemble, le roman aurait peut-être gagné à être plus économe de dialogues afin de libérer le texte d'une part de réalisme qui, par moments, porte peut-être ombrage à son aspect plus fantastique et métaphysique. Sans doute est-ce là un choix d'auteur qui se défend, et qu'il faut respecter.

Jean-Paul Beaumier

Jean Bédard

LE CHANT DE LA TERRE BLANCHE

VLB, Montréal, 2015, 254 p. ; 27,95 \$

Un homme blanc peut-il se mettre dans la peau d'une femme inuite? Le romancier en est capable. Il utilise ici son pouvoir au service du récit d'une rencontre.

Un frère morave explorateur débarque un jour dans une communauté inuite des côtes du Labrador. Le voyageur fait forte impression sur les autochtones et leur annonce qu'il reviendra, avec des frères et des sœurs. La jeune Mikak est profondément troublée par cet homme que l'on nomme Jengsingoak, celui dont le chant étrange et beau la poursuit jusque dans ses rêves. L'attraction réciproque de ces deux êtres appartenant à des mondes étrangers se butera à une frontière infranchissable. Bien intentionnés, les frères moraves apportent aux Inuits leur religion de paix et le salut éternel de l'âme. Ils apportent aussi des outils, de la farine, du sucre et des armes, une panoplie de choses matérielles au contact desquelles les Inuits verront leur mode de vie transformé.

Le roman renvoie bien sûr aux difficultés des relations avec les peuples autochtones, de même qu'à la souffrance causée par la sédentarisation de nombreuses populations de chasseurs nomades d'Amérique du Nord. Toutefois, en adoptant le point de vue de l'autre, au surplus celui d'une

femme, l'auteur tente surtout d'appréhender les ressorts en action chez les Inuits dans cette histoire. Il s'intéresse peu à relever les torts des uns et des autres, s'attachant bien davantage à évoquer l'inédit et l'intensité d'une relation dans son commencement.

L'accent poétique dont le roman est marqué de bout en bout n'est pas toujours le meilleur adjuvant à la fluidité de la narration, mais il crée une déstabilisation du lecteur qui donne de la profondeur au propos. Les images, foisonnantes dans le récit de Mikak devenue vieille, em-

pruntent aux éléments naturels, aux parties du corps, aux animaux et aux outils de la vie arctique. Mikak dira ainsi l'espérance du retour de Jengsingoak: « [L]es saisons glissaient sur leur ulu entre ciel et terre. Le temps cognait sur les têtes, le muscle de l'huître se fatiguait. Les écailles s'entrouvraient et des lames de nuits pénétraient nos jours ». Cette Mikak conteuse est un personnage hors norme au sein de son peuple. Emmenée en Angleterre comme objet de curiosité, elle gardera le don de regard distancié sur sa propre culture. De sa vie déclinante émerge la faculté de réconcilier la réalité et le rêve.

Gérald Baril

George Makana Clark

**LES DOUZE PORTES DANS LA MAISON
DU SERGENT GORDON**

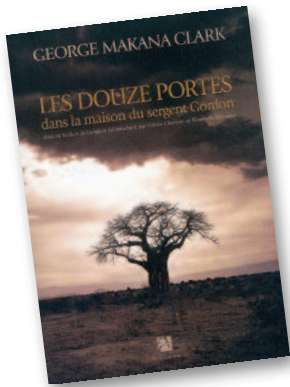
Trad. de l'anglais par Cécile Chartres et Élisabeth Samama
Anne Carrière, Paris, 2015, 304 p. ; 34,95 \$

On entre dans ce roman comme dans un jeu de miroirs où la réalité nous apparaît voilée, furtive, onirique, sans ligne de démarcation claire entre le spirituel et le temporel. Mais on en ressort éclairci sur un certain esprit qui habite encore l'Afrique, et admiratif devant une œuvre aussi forte d'un romancier africain blanc qui a grandi au Zimbabwe (ex-Rhodésie), et dont c'était le premier livre, paru en 2011.

Le roman, par touches lyriques, suit un ordre chronologique à rebours: l'histoire débute en 1978 pour se finir en 1957. Elle commence dans une mine de cuivre, dans un enfer sur terre: le sergent Gordon est confiné à des travaux forcés. On suit ensuite le parcours en douze chapitres de cet officier blanc plongé au cœur d'une guerre civile effroyable qui marque la période de transition entre la Rhodésie et le



Zimbabwe. Un passage marqué par une violence sans nom entre les « forces de sécurité », dont fait partie le sergent Gordon, et les « guérilleros ».



L'auteur nous plonge en pleine Afrique australe avec sa géographie si vivace, sa température extrême, ses animaux exotiques et gigantesques, sa culture fantomatique faite de sorciers, d'histoires impossibles, de rituels mystiques, de religions syncrétiques et d'idéologies extrémistes.

Nos repères habituels – mais c'est là la marque de l'Afrique – sont mis à mal : on ne sait plus si ceux qui doivent apporter la liberté, animés par des constructions idéologiques bancales teintées de maoïsme et de castrisme, sont vraiment porteurs de progrès, et si ceux qui les combattent ne sont pas finalement un rempart contre une autre folie meurtrière. Le tout est raconté à la manière d'un conte au coin du feu, par une soirée sombre où la parole devient si envoûtante qu'elle a force de réalité : « Quant à Mr Gordon et moi, nous ne parlions jamais de sa lignée. C'était entendu entre nous, un secret entre père et fils que ma mère ne devait pas découvrir. Ce secret remplissait toutes les pièces de la maison, tous les recoins, toutes les fissures, laissant à peine la place aux rats ».

Yvan Cliche

Sarah Waters
DERRIÈRE LA PORTE

Trad. de l'anglais par Alain Defossé
Alto, Québec, 2015, 575 p. ; 34,95 \$

Au temps de l'Inquisition, Sarah Waters aurait incarné avec une sadique compétence la tortionnaire idéale. Elle excelle, en effet, à rendre irrespirable l'atmosphère dans laquelle elle plonge ses personnages et ses lecteurs. À deux doigts du drame gothique dans *L'indésirable* (Alto, 2010), Sarah Waters situe cette fois dans une Angleterre mal remise du premier conflit mondial une intrigue traversée de craintes toxiques et où toutes les issues imaginables semblent scellées à jamais. Exploit trop rarement réussi, l'auteure parvient pourtant à terminer son récit sur un dénouement plausible, logique et inattendu.

À court d'espoirs affectifs lumineux, deux femmes vivent à l'essai un amour interdit. Au moment où se dessine une embellie dans leurs destins, un drame survient qui leur vaut,

plutôt qu'une affection partagée, la pression policière et les brûlures de la culpabilité. Lilian est mariée à Leonard, un enjôleur auquel elle fait modérément confiance ; Frances, qui vieillit dans un célibat blafard et dont la mère loge le couple de Lilian et de Leonard contre rémunération, amorce avec Lilian sa seconde expérience d'homosexualité. Au cours d'une soirée où les trois boivent à l'excès, Leonard serre Frances de trop près et s'attire la réplique musclée des deux femmes. Les coups pleuvent et Leonard s'écroule. « [...] même si, en se retournant, elle [Frances] voyait Lilian juste derrière lui, tenant entre ses mains, comme une matraque, un objet qu'elle ne pouvait identifier – c'est quoi? Ah oui, le cendrier, le cendrier! –, elle ne comprit pas en quoi le cendrier ni Lilian pouvaient avoir un quelconque rapport avec sa chute. » Le rapport s'impose pourtant : Leonard est mort.

Le roman entre alors dans sa phase la plus nerveuse. Les deux femmes déplacent le cadavre jusqu'à la ruelle voisine et remettent les lieux en ordre. Vont-elles pouvoir donner enfin libre cours à leur amour? La présence policière leur interdit pareille imprudence. Une surprise survient : induite en erreur, la police arrête et accuse un individu dont Frances et Lilian savent trop bien l'innocence. Est-ce enfin l'accalmie souhaitée par les deux femmes? Non, car elles refusent l'une et l'autre qu'un innocent paie pour un crime dont elles s'estiment coupables. L'impasse est étanche : ou bien des aveux dont elles feraient les frais ou bien le silence qui empoisonne et tarit leur amour.



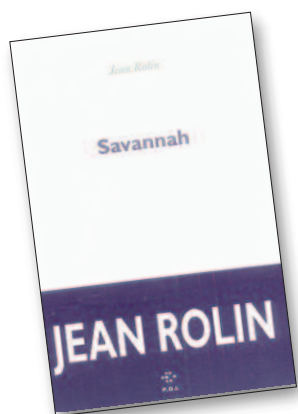
Il fallait tout le talent de Sarah Waters pour résoudre sans complaisance une alternative aux branches toutes deux invivables.

Laurent Laplante

Jean Rolin
SAVANNAH
P.O.L., Paris, 2015, 137 p. ; 22,95 \$

C'est pour se lancer sur les traces de Flannery O'Connor, et honorer l'esprit qui anime son œuvre, que Kate Barry entraîne son ami Jean Rolin dans un pèlerinage en 2007 qui les amène d'abord à Savannah, d'où le titre du présent récit, puis à Milledgeville, où la romancière vécut. De ce périple,

Kate ramène des images filmées qui surprennent par leur côté résolument anecdotique, voire ludique: les consignes de sécurité filmées telles qu'elles apparaissaient sur l'écran incrusté dans le dossier du siège du passager devant elle lors du vol Paris-Atlanta, une aile d'avion, une petite fille endormie, des bottes, des bottes, et encore des bottes, le plus souvent rouges, celles de Kate, qui rythment les déplacements du couple d'amis lancé sur les traces de l'écrivaine, éleveuse de paons à ses heures et pourfendeuse de prédicateurs à d'autres. Ce parti pris de filmer



au ras du sol nous ramène constamment à l'importance de l'ancrage, de l'enracinement. Ce qui pourrait ne s'avérer qu'un témoignage filmé d'une quête à la fois littéraire et identitaire (Kate cherchant à retrouver en sol américain ses origines irlandaises) prend une tout autre dimension à la mort de Kate – dont on demeure ici discret quant aux circonstances l'ayant entraînée –, lorsque Jean Rolin entreprend, sept ans plus tard, de refaire le même voyage, s'appuyant alors sur les images filmées par Kate, pour honorer cette fois la mémoire de l'amie disparue.

Pour être fidèle à cette dernière, et épouser au plus près l'objet de sa nouvelle quête, Jean Rolin, qui ne sera nommé ici qu'une seule fois à un moment où Kate l'interpelle, « Attends, Jean! », adopte un ton et un rythme près de ceux d'une caméra. Chaque phrase épouse le cadre d'une image gravée dans la mémoire du narrateur qui veut, à sa manière, retrouver le pouls de chaque instant, de chaque image d'abord immortalisés sur la pellicule de Kate. Il s'agit en quelque sorte, pour reprendre ses termes, d'une seconde expédition sépulcrale, la première ayant été consacrée à Flannery O'Connor. Le narrateur ne cherche pas tant ici à nier la mort de l'amie disparue qu'à la transcender, à opposer à la fuite du temps, à l'inexorable disparition de toute chose, le souvenir d'un être vivant et enjoué. Souvenir tout à la fois empreint de gravité, de légèreté, voire de bouffonnerie par moments lorsqu'il donne à entendre les paroles, la voix de Kate exprimant son étonnement, son engouement devant l'objet de sa quête. Jean Rolin parvient à la faire revivre sous nos yeux, avec des mots, des phrases ciselées au plus près de chaque battement de cœur. Dès lors, il peut de nouveau quitter Savannah en paix. Un récit des plus surprenants.

Jean-Paul Beaumier

Gilles Archambault

DOUX DÉMENT

Boréal, Montréal, 2015, 240 p.; 22,95 \$

Autant dans ses romans et nouvelles que dans ses récits, Gilles Archambault a habitué ses lecteurs à des œuvres intimistes où il adopte le ton de la confiance. On sent, dans ses ouvrages de fiction, beaucoup d'éléments autobiographiques, de nombreuses références à sa vie et à ses réflexions quotidiennes. À chaque occasion, son protagoniste n'est jamais loin du véritable Gilles Archambault. Et cette fois-ci, bien que *Doux dément* soit présenté comme un roman, on ressent plus que jamais la présence de l'écrivain derrière la voix du narrateur. D'ailleurs, l'un et l'autre portent le même nom et sont du même âge. En fait, on a l'impression d'être devant un récit qui n'ose pas dire son nom. Est-ce une question de réserve, de pudeur? Peut-être. Après tout, tout au long de son ouvrage, le narrateur nous apprend qu'il n'ose pas se confier à son entourage à propos de ses sentiments. Il y est question, en effet, d'un octogénaire amoureux d'une femme de près de quarante ans sa cadette, pleine de vie et d'entrain. Il s'agit d'Anouk, une voisine, qui elle le considère visiblement comme un ami, qu'elle visite régulièrement, avec qui elle fait des sorties et à qui elle se confie. Après quelques mois, comme il fallait s'y attendre, la belle Anouk s'éprend d'un homme de son âge. Elle déménage, mais garde contact avec le narrateur pendant un certain temps. Puis, lorsqu'il la sent prendre de plus en plus ses distances, il prétend avoir cru l'aimer, le temps de quelques semaines. Mais on devine qu'il sous-estime la force et la durée des sentiments qui l'ont habité. Qui l'habitent sans doute encore. L'auteur se demande d'ailleurs: «Peut-être n'ai-je pas suffisamment mis l'accent sur l'émerveillement que ressent mon narrateur devant Anouk». On réalise ici à quel point l'auteur et le narrateur se confondent. Une phrase est particulièrement révélatrice à cet égard, dans laquelle le « je » désigne l'auteur, et le « il » représente le narrateur: «Je me découvrais des dons de protecteur qu'il n'avait que fort modérément utilisés envers son propre fils».



Un roman empreint d'émotions, de vie et de résilience, qui se termine sur ces mots: «Je finirai sûrement par lui souhaiter d'être heureuse».

Gaétan Bélanger ▶

Darragh McKeon

TOUT CE QUI EST SOLIDE SE DISSOUT DANS L'AIR

Trad. de l'anglais par Carine Chichereau

Belfond, Paris, 2015, 425 p. ; 34,95 \$

Ce magistral premier roman de Darragh McKeon, auteur irlandais né en 1979, porte à la fois sur le désastre nucléaire de Tchernobyl et le déclin de l'empire soviétique. Encensé par la critique depuis sa parution, *Tout ce qui est solide se dissout dans l'air* a été comparé au *Docteur Jivago* de Pasternak. On pourrait aussi faire le rapprochement avec *La peste* de Camus, puisque l'un des protagonistes, le médecin Grigori Ivanovitch Brovkin, rappelle le docteur Rieux dans sa lutte opiniâtre au milieu du chaos.



On y suit, d'avril à novembre 1986, le destin de quatre personnages. Le premier, c'est Grigori, un chirurgien zélé et altruiste qui se retrouve mobilisé afin de traiter les victimes des radiations, notamment les « liquidateurs », ces civils et ces militaires chargés de contenir le feu et de décontaminer le site de Tchernobyl. Convaincu que la population russe doit être informée du drame qui se vit alors en Ukraine, Grigori tente en vain d'abattre le mur

du silence que les autorités soviétiques ont érigé autour de la catastrophe. Loin de baisser les bras, le médecin redouble d'ardeur auprès de ses patients, même s'il assiste à des scènes horribles.

Les autres personnages autour desquels McKeon a construit son récit sont Maria, l'ex-femme de Grigori, et deux enfants : Evgueni, un pianiste prodige de neuf ans, et Artiom, un résident de la campagne biélorusse évacué avec sa famille. Divorcée de Grigori à la suite d'un tragique événement, Maria est une ancienne journaliste reconvertie en travailleuse d'usine. Son passé de dissidente refait surface quand un syndicat indépendant organise une grève. Neveu de Maria, Evgueni vit à Moscou. Virtuose forcé de jouer sur un clavier silencieux pour ne pas déranger les voisins, il est un souffre-douleur à son école jusqu'à ce qu'une bande de voyous le remarque. Artiom, enfin, voit sa vie basculer avec l'explosion de la centrale. Amené à s'occuper d'un chien blessé, il découvre l'importance de prendre soin d'un autre.

Jusqu'ici actif dans le milieu théâtral, McKeon fait preuve d'une étonnante maturité avec ce premier roman. Ses person-

nages sont finement campés et son récit parfaitement équilibré. Darragh McKeon : voilà assurément un nom à retenir.

Patrick Bergeron

Virginie Despentes

VERNON SUBUTEX

T. I, Grasset, Paris, 2015, 397 p. ; 29,95 \$

T. II, Grasset, Paris, 2015, 383 p. ; 29,95 \$

MEILLEUR ROMAN FRANÇAIS DE L'ANNÉE 2015 (MAGAZINE LIRE)

Vernon Subutex de Virginie Despentes est une trilogie dont le dernier tome reste à paraître. Cette fresque – qu'on décrit dans *Les Inrockuptibles* comme « un livre-patchwork qui traverserait les classes sociales » – fait un état des lieux de la contre-culture à l'ère du néolibéralisme et du divertissement. Au centre de cet univers où règne la précarité, on observe une vie en déréliction, celle de Vernon Subutex, un rockeur cinquantenaire, ancien disquaire déchu à cause de la dématérialisation de la musique. Évincé de son appartement au début du récit, il squatte un peu partout à Paris, chez d'anciennes relations qu'il n'a pas vues depuis des années. Il se laisse aller jusqu'à la dérive ultime, aboutissant dans la rue à la fin du premier volume.

Par ailleurs, il n'y a pas que la déchéance au centre de cette histoire qui tient aussi du polar. Vernon est en possession d'une potentielle mine d'or : un enregistrement sur lequel tout le monde veut mettre la main, mystérieux vidéo-testament où la rock star Alex Bleach, retrouvée morte récemment dans la baignoire d'une chambre d'hôtel, se serait livrée à des confessions. Adolescent, Bleach était un client de Revolver, la boutique de Vernon. Ayant connu la désillusion en même temps que le succès, il était toujours resté reconnaissant envers le disquaire, « celui par qui la magie était arrivée ».



La première partie de *Vernon Subutex* donne le ton à l'ensemble du récit. Despentes débute avec la chute du héros, tranchant avec les histoires d'ascension auxquelles nous ont habitués certains grands romanciers des siècles précédents. À cela s'ajoutent d'autres éléments qui rendent le texte virulent, notamment les personnages chez qui l'idéalisme est relégué à une époque révolue, celle-ci coïncidant la plupart du temps avec la jeunesse. Cette

situation est un terreau fertile, chez plus d'un protagoniste, pour l'amertume, la mélancolie et la nostalgie. On pourrait aussi parler de la solitude qui s'est installée et de la



triste décrépitude des corps (thématiques chères à Michel Houellebecq). En outre, la haine et la révolte qu'on retrouvait dans *Baise-moi* sont toujours présentes, mais elles se manifestent sous divers aspects. Il reste certes cette âpreté du langage et cette agressivité qui caractérisent le premier roman de Desportes, mais cette violence, en plus d'être physique par moments, prend une forme plus sourde, celle du système...

Cette représentation corrosive du déclin de la société occidentale passe donc par toute une galerie de personnages, des individus qu'on voit de l'intérieur et de l'extérieur grâce à la multiplication des perspectives narratives. Cela concerne, en particulier, ceux qui hébergent tour à tour Vernon pour quelques nuits. Pour la plupart, ils ont beaucoup changé depuis l'époque où Subutex était l'un des plus célèbres disquaires de Paris. Certains sont passés du monde punk à celui des bourgeois, de la gauche à la droite idéologique.

Pour le reste, on retrouve aussi dans le récit un *trader* dont la morale tient du darwinisme, un producteur avide de pouvoir et prêt à tout pour récupérer les cassettes, une femme surnommée «la Hyène», qui gagne sa vie comme mercenaire sur le Web (un «trol»), une jeune musulmane devenue très pratiquante en dépit de son éducation laïque (une façon de se révolter contre ses parents), un voyou d'extrême droite que, curieusement (on est étonné parce qu'il s'agit de Desportes), le livre cherche à comprendre... Qui plus est, les lecteurs familiers avec l'auteur apprécieront peut-être de retrouver le monde de la marge, représenté avec le milieu punk qui croise celui des gais et lesbiennes ou de la porno. Tous ces éléments finissent par converger autour de Vernon qui, dans le deuxième tome, devient sans l'avoir cherché une sorte de gourou. Ces satellites qui n'auraient jamais dû se rencontrer forment autour du héros une sorte de communauté bigarrée, voire improbable, entrecroisant les points de vue pour créer une mosaïque digne de *La comédie humaine*.

Une œuvre drôle et foisonnante, qu'on aurait tort de réduire à une suite de romans «trash».

Marie-Ève Pilote

Vic Verdier

COCHONS RÔTIS

XYZ, Montréal, 2015, 292 p.; 24,95 \$



Deux qualités ressortent avec un fort relief de ce solide roman policier : la justesse du climat professionnel et la structure du récit. Vic Verdier, nom de guerre de Simon-Pierre Pouliot, réussit si tôt et si bien à révéler les exigences du métier de policier qu'il faut lui savoir gré soit d'une recherche fouillée et intelligente, soit d'une fréquentation éveillée de cet univers, soit d'une combinaison des deux investissements.

Le milieu policier obéit à des règles implacables que Vic Verdier connaît, subit et comprend et dont l'auteur fait sentir le poids. L'une des plus manifestes est vite prise en compte dans le roman : le policier n'a à peu près aucune vie privée. Il jouit au mieux d'une intimité amenuisée, tant les pressions de son milieu de travail lui interdisent les esquives, les alibis, les faux-fuyants. Si Vic et Mélanie nouent de nouvelles relations amoureuses, mieux vaut pour eux deux le faire savoir à l'entourage de la plus claire façon. Les jardins secrets n'ont pas la cote dans ce milieu où le policier gai doit feindre une liaison avec une femme.

Qu'il aime ou pas cette fraternité qui confine à la promiscuité, le policier est soumis à l'inquisition de collègues rompus au doute, au soupçon, à la méfiance. S'il boit trop, s'il choisit des loisirs particuliers, s'il saute régulièrement la clôture matrimoniale, son entourage le sait. Ses valeurs, son plan de carrière, consœurs et confrères les connaissent. Selon les cas, ses pareils deviendront des rivaux ou des alliés, des âmes sœurs ou des envieux; dans la course généralisée à l'ascension professionnelle, la concurrence sera chiffrée, constante, féroce.

Le roman, déjà percutant par sa franche description d'un monde clos, rend palpable un autre fait : l'importance extrême du coéquipier, de celui ou de celle qui partage l'auto-patrouille. On ne passe pas impunément huit heures par jour en voiture avec un ou une *partenaire* sans connaître le café qu'il ou elle préfère et quelques autres secrets. De ce partenaire dépend la vie du policier. Le grand mérite du roman est de ne jamais oublier cet aspect du quotidien que vit le policier.



La structure du récit mérite aussi mention. Le recours à un psychologue au départ du récit comme à son atterrissage donne à l'ensemble un recul fécond et inattendu: le personnage est utile quand il livre sa compréhension des contraintes du métier de policier, il porte une responsabilité inattendue quand il pousse le respect du secret professionnel un cran trop loin et ouvre la porte à une justice primaire et expéditive.

Polar original, instructif et lourd de questionnements.

Laurent Laplante

Pasha Malla

NOS GRANDS-PÈRES LES FANTÔMES

Trad. de l'anglais par Christophe Bernard

Le Quartanier, Montréal, 2015, 88 p. ; 17,95 \$



J'imagine que lorsqu'on a envie de prêter un livre à tout son entourage, c'est qu'il est bon. Ce livre, oui, je le conseille à n'importe qui, même si c'est de la poésie. Certains diront: «Quoi ? Moi, je ne lis jamais de poésie ! » Ceux-là devront remiser l'idée qu'ils se font du genre. En fait, si ce n'était de la disposition des mots, *Nos grands-pères les fantômes* pourrait très bien

être un récit ou un recueil de nouvelles ou même pourquoi pas une sorte de roman postmoderne. Quoi qu'il en soit, on n'a que faire des catégories quand on entre dans l'univers de Pasha Malla. C'est intelligent et surtout très drôle, critique, pas gentil. Le livre comprend des «poèmes» en vers ou en prose racontant des histoires souvent anecdotiques inspirées par les excès de l'Amérique. Par exemple, il y est question de la tenue des joueurs de baseball ou de t-shirts à message (ici «expliqués à ma mère»). On a aussi droit à un guide de voyage destiné à l'Américain moyen visitant l'Europe. Plus loin, on rencontre un gars faisant partie d'un groupe de soutien prônant l'abstinence, qui finit par être témoin d'une grande orgie impliquant tous les membres du groupe.

Le traducteur, Christophe Bernard, a su rendre vivantes les observations loufoques du Canadien Pasha Malla en les réécrivant dans la langue québécoise parlée. Ce qui donne un ton désinvolte, quelque chose à cent lieues de l'habituelle enflure poétique. Quelque chose qui ressemblerait à la narration d'une BD pour adultes. On remercie les éditions du Quartanier pour cette audace.

Judy Quinn

Joël Dicker

LE LIVRE DES BALTIMORE

De Fallois, Paris, 2015, 480 p. ; 32,95 \$

Le nouveau roman de Joël Dicker présente les mêmes qualités (et les mêmes défauts) que son œuvre précédente, *La vérité sur l'affaire Harry Quebert*, qui avait connu un grand succès tant auprès du public que de la critique (Grand Prix du roman de l'Académie française, prix Goncourt des lycéens). D'un côté, Dicker y réussit une fois de plus à susciter rapidement l'adhésion du lecteur et à le dérouter au gré de rebondissements souvent tordus. De l'autre, il verse à nouveau dans les stéréotypes, les superlatifs et le ton lisse et sirupeux.

Plutôt qu'un polar, Dicker nous offre cette fois un roman familial. Alors que *La vérité sur l'affaire Harry Quebert* reposait sur l'élucidation du meurtre de Nola Kellergan, une adolescente de quinze ans portée disparue en 1975, l'intrigue du *Livre des Baltimore* tourne autour de la démythification du «Drame» qui a ruiné le bonheur des Goldman en 2004. Les Goldman-de-Baltimore, s'entend, puisque Markus, le narrateur, est un Goldman-de-Montclair. Avec ses cousins Hillel et Woody, il formait à l'adolescence le «Gang des Goldman». Chaque fois qu'il le pouvait, Markus quittait sa petite ville du New Jersey pour séjourner chez son oncle Saul et sa tante Anita et partager leur style de vie huppé. Un jour, Hillel, Woody et lui se lient d'amitié avec un garçon chétif (atteint de mucoviscidose), Scott Neville, dont la sœur aînée, Alexandra, deviendra l'incarnation de leur idéal féminin ainsi que le grand amour de Markus. Pendant des années, tout souriait – ou semblait sourire – aux Baltimore, car sous les dehors d'une famille choyée par la vie, ceux-ci cachaient de surprenants secrets.

Comme pour *La vérité sur l'affaire Harry Quebert*, Dicker a opté pour une chronologie mixte: la trame de départ (en 2012) s'entrecoupe de retours en arrière échelonnés entre 1989 et 2011. Ici, pas de réflexion sur l'écriture alors que dans le roman précédent, chaque chapitre débutait par un conseil que le vétéran Harry Quebert adressait à son poulain Markus Goldman. Moins riche, *Le livre des Baltimore* reste divertissant. Dicker y intègre même des éléments comiques, tels l'obsession du grand-père Goldman pour le syndrome du côlon spastique et l'épisode de la fessée que le principal Hennings administre à l'enseignante madame Chariot.

Patrick Bergeron

